Heather SHARKEY, *A History of Muslims, Christians and Jews in the Middle East*

Cambridge, Cambridge University Press, 2017

Gabriel Martinez-Gros

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9129>

DOI : 10.4000/rhr.9129

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 560-563

ISBN : 978-2-200-93188-9

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Gabriel Martinez-Gros, « Heather SHARKEY, *A History of Muslims, Christians and Jews in the Middle East* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 15 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9129> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.9129>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2021.

Tous droits réservés

Heather SHARKEY, *A History of Muslims, Christians and Jews in the Middle East*

Cambridge, Cambridge University Press, 2017

Gabriel Martinez-Gros

RÉFÉRENCE

Heather SHARKEY, *A History of Muslims, Christians and Jews in the Middle East*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 22,5 cm, 380 p., \$ 24,99, ISBN 978-0-521-18687-2.

- 1 Le titre du livre de Heather Sharkey, de l'Université de Pennsylvanie, promet démesurément. Il faut sans doute se féliciter de ce qu'il ne tienne pas toutes ses promesses. En réalité, l'ouvrage porte moins sur l'histoire des musulmans, chrétiens et juifs au Moyen-Orient que sur la fin de cette histoire, au XIX^e siècle, et dans le seul Empire ottoman. Le livre traite en vérité des origines de la disparition des juifs et des chrétiens qui se poursuit ou qui s'achève aujourd'hui au Moyen-Orient.
- 2 Le texte se compose de cinq séquences d'une taille croissante : 1/ Le « Moyen Âge », entre VII^e et XV^e siècle, parcouru en 30 pages ; 2/ Les premiers siècles ottomans (XV^e-XVIII^e siècles, 41 p.) ; 3/ Le temps des *Tanzimat* (1839-1876, 49 p.) ; 4/ Le début du règne d'Abdulhamid (1876-1894, 52 p.) ; 5/ La fin du règne (1894-1909, 56 p.).
- 3 Le premier chapitre, sur le Moyen Âge, pose en fait les principes de la relation dans l'Islam entre pouvoir musulman dominant et *dhimmi*-s. H. Sharkey insiste à juste titre sur le fait qu'Islam et « islamique » s'entendent de la globalité de ces sociétés précisément constituées de musulmans et de *dhimmi*-s. Elle rappelle les règles essentielles de la *dhimma* : payer un impôt – ou des impôts beaucoup plus lourds que les musulmans – en échange d'une large autonomie communautaire. Cette autonomie, dans les sociétés antérieures à la modernité, doit au moins autant à la faiblesse des

moyens de l'État qu'à l'intention des gouvernants. L'abolition de la *dhimma* en 1856 en révèle cependant peut-être l'essentiel. L'empire renonce rapidement à imposer le service des armes à ses nouveaux « citoyens », chrétiens et juifs. C'eût été comme armer des femmes, mentionne un témoignage d'époque. Un *dhimmi*, c'est en effet comme une femme qu'on protège et qu'on corrige.

- 4 Le deuxième chapitre, consacré aux premiers siècles de l'empire révèle parfois le manque de familiarité d'une spécialiste du contemporain avec un empire pour l'essentiel fidèle à la tradition impériale islamique. Le fait que les sultans ottomans engendrent leurs enfants de concubines n'a rien de nouveau, non plus, évidemment que le système des Janissaires – les esclaves soldats sont connus dès le IX^e siècle à Bagdad, dominants entre XIII^e et XVI^e s. dans l'Égypte mamelouke qui a servi de modèle aux Ottomans. Si Mehmet II n'efface pas les images de la Vierge et du Christ à Sainte-Sophie, c'est qu'il imite Muhammad qui les avait épargnées en détruisant les idoles de la Ka'ba. Un passage intéressant en revanche, repris plus loin, sur l'impureté des *dhimmis*, très sensible dans le *hammam*, et qu'on retrouve beaucoup plus loin dans la mention des odeurs (de porc pour les chrétiens, d'huile de sésame pour les juifs) qu'ils dégagent. La chose vaut encore aujourd'hui en Chine : les Turcs Ouïghours affirment que les Chinois Han puent le porc et les Han que les Turcs puent le mouton.
- 5 Le troisième chapitre porte sur l'Ère des Réformes, à partir de 1839, après les grands désastres des indépendances serbe et grecque, sous la pression des succès de Mehmet Ali en Égypte et des puissances européennes. Pour l'essentiel, ces *Tanzimat* aboutissent à une abolition de la *dhimma* en 1856 (obtenue par la France et l'Angleterre après la guerre de Crimée), à l'égalité entre les sujets, en rupture totale avec la pratique millénaire de l'Islam. L'enrichissement des minoritaires, partenaires privilégiés du capitalisme européen en plein essor après 1850, leur meilleure hygiène et leur moindre mortalité, leur meilleure éducation, renverse dans les faits la hiérarchie établie, augmente probablement leur proportion dans l'Empire entre 1850 et 1914, fait craindre la disparition du peuple musulman. Les réactions ne tardent pas : la plus violente et la mieux connue, ce sont les émeutes antichrétiennes de Damas en 1860 – l'intervention militaire de la France n'est pas notée.
- 6 Les quatrième et cinquième chapitres, presque la moitié du livre, analysent le règne crucial d'Abdulhamid (1876-1909), dont Heather Sharkey aurait pu rappeler qu'il est de fait aujourd'hui la référence majeure du président Erdogan, lui aussi héritier d'une phase d'occidentalisation (le kémalisme pour l'un, les *Tanzimat* pour l'autre) jugée partiellement néfaste. Abdulhamid hérite d'un empire de nouveau amputé par la révolte de la Bulgarie et la guerre contre la Russie de 1877-1878. La part européenne de l'empire se réduit comme peau de chagrin, les réfugiés musulmans affluent du Caucase et des Balkans, les provinces arabes retrouvent du poids. En réaction, le sultan officialise la méfiance populaire envers juifs et chrétiens, Arméniens surtout, soupçonnés d'aspirer à leur tour à l'indépendance. Les musulmans reprennent les maigres parts de pouvoir que les *Tanzimat* avaient abandonnées aux minoritaires. Pour la première fois aussi, l'État entreprend de « convertir » au sunnisme les dissidents supposés musulmans, surtout les Alévis (d'origine shiite) d'Anatolie centrale et les Yézidis, victimes de premiers massacres de masse.
- 7 Déplorant cette évolution, Heather Sharkey note qu'Arméniens et Turcs dans le même temps se familiarisent avec la culture ottomane mieux que jamais par le biais des écoles et des lieux de sociabilité urbains. Ils auraient pu devenir Ottomans, avance-t-elle. C'est

oublier que la religion, et non la langue, fait le « Turc ». Un musulman hellénophone en Crète est un Turc. Un chrétien turcophone en Cappadoce est un Grec. De même qu'elle saisit curieusement mal le tournant fatal du règne du « sultan rouge » – du sang des Arméniens –, à savoir le recrutement des milices kurdes qui portent son nom, les *Hamidiyé*, et qui perpétreront les premiers grands massacres d'Arméniens (au moins 40 000 morts) en 1893-1895. Ce recours militaire à la force brutale des tribus périphériques est une constante de l'État islamique depuis un millénaire, comme l'explique la fameuse théorie d'Ibn Khaldûn. Les Ottomans avaient encore eu recours à ces « irréguliers » contre l'insurrection grecque en 1822-1823, contre l'insurrection bulgare de 1876-1877 – les fameux « bachibouzouks ».

- 8 On comprend que le ton de l'épilogue soit mélancolique. L'empire a échoué dans une entreprise de réformes et d'ouverture, engagée il est vrai sous la pression de la défaite. L'auteure veut insister sur les petites choses de la vie et les préoccupations des humbles – la cuisine... – qui ignorent les fractures religieuses et communautaires. Elle souligne que la religion n'explique pas tout dans la brutalité de la guerre – mais elle explique plus qu'elle ne pense : une révolte de chrétiens, c'est une rupture de la *dhimma*, qui autorise la reprise de la guerre, et donc mises à mort et réductions à l'esclavage des femmes et des enfants, ce qui sera le cas lors des massacres arméniens. Elle achève par une curieuse uchronie – ce qui aurait pu se passer autrement – qui témoigne surtout de son désarroi. Car pourquoi écrire ce livre sur ce qui est désormais accompli – la disparition des minoritaires au Moyen-Orient ? Très évidemment parce que l'évolution ottomane témoigne de l'échec d'un « multiculturalisme » qui menace aussi nos sociétés. C'est de nous, et non pas seulement de la fin de l'Empire ottoman, que parle Heather Sharkey.
- 9 On comprend donc, mais on n'excuse pas nécessairement les facilités du doigt constamment pointé vers l'Europe et son colonialisme, apparemment sans âge. On apprend ainsi que les Croisés « massacraient sans distinction les Musulmans et les Chrétiens » [p. 55 : *The European Crusaders – who in various phases of their warfare struck Asia Minor, the Levant, and North Africa (notably Egypt and, abortively, Tunisia), leaving aside their deeds in Europe – slaughtered local Muslims Christians and Jews with little distinction*], ce que démentent un demi-siècle de travaux récents... et le simple bon sens depuis toujours. L'auteure admet que l'Islam se durcit sous les Mamelouks, mais ajoute qu'il faut y voir l'influence des Croisades, et le fait que les Mamelouks étaient nés chrétiens. De même la mère du sultan Murad IV, au XVII^e siècle, était antijuive parce que d'origine ukrainienne. On comprend que ce racisme bien-pensant n'est destiné qu'à en éviter un autre, qui serait moins bien accepté. Mais on atteint des sommets quand Heather Sharkey passe sous silence les massacres des Bulgares (en 1876-1877) et en attribue la dénonciation par Gladstone à son hostilité à Disraeli et à son antisémitisme latent. Antisémitisme dont il faut, selon l'auteure, que les musulmans, s'ils en font preuve, l'aient hérité des Romains et de leurs successeurs chrétiens. Enfin bien sûr, la France a été plus oppressive en Algérie que jamais l'Empire ottoman ne le fut (p. 161-162) – massacres grecs, bulgares et arméniens compris. Il va de soi enfin, puisque rien de positif ne saurait sortir du colonialisme, que le décret Crémieux, qui naturalisa les juifs d'Algérie, fut une erreur, peut-être un crime, qui contraste avec les « bonnes relations » des juifs et des Turcs ottomans. Mais au fait, combien de juifs reste-t-il aujourd'hui en Turquie ? Et combien de juifs originaires d'Algérie en France ?

- 10 On est navré de devoir terminer sur cette note acide. Mais il faut parfois signifier à des auteurs par ailleurs soigneux et certainement honnêtes, qu'ils portent en eux une redoutable charge d'idéologie, que tous, heureusement, ne partagent pas.
-

AUTEURS

GABRIEL MARTINEZ-GROS

Université Paris Nanterre.